

Une écriture laborieuse en forme d'autocensure

«Je suis en train de recopier, de corriger et raturer toute ma première partie de Bovary. Les yeux m'en piquent. Je voudrais d'un seul coup d'œil lire ces cent cinquante-huit pages et les saisir avec tous leurs détails dans une seule pensée.»

(22 Juillet 1852)

«— Quand mon roman sera fini, dans un an, je t'apporterai mon *ms.* complet, par curiosité. Tu verras par quelle mécanique compliquée j'arrive à faire une phrase. »

(À Louise Colet, 15 avril 1852)

«Je vais bien lentement. Je me fous un mal de chien. Il m'arrive de supprimer, au bout de cinq ou six pages, des phrases qui m'ont demandé des journées entières. Il m'est impossible de voir l'effet d'aucune avant qu'elle ne soit finie, parachevée, limée. C'est une manière de travailler inepte, mais comment faire? J'ai la conviction que les meilleures choses en soi sont celles que je biffe. On n'arrive à faire de l'effet, que par la négation de l'exubérance.

—Et c'est là ce qui me charme, l'exubérance.»

(À Bouilhet, juin 1855)

L'enquête sociale

«Ce matin, j'ai été à un comice agricole, dont j'en [sic] suis revenu mort de fatigue et d'ennui. J'avais besoin de voir une de ces ineptes cérémonies rustiques pour ma Bovary, dans la deuxième partie. C'est pourtant là ce qu'on appelle le Progrès et où converge la société moderne. J'en suis physiquement malade.»

(À Louise Colet, 18 juillet 1852)

L'obsession architecturale

«Quand on écrit [...] une chose imaginée, comme tout doit alors découler de la conception et que la moindre virgule dépend du plan général, l'attention se bifurque. Il faut à la fois ne pas perdre l'horizon de vue et regarder à ses pieds. Le détail est atroce, surtout lorsqu'on aime le détail comme moi. Les perles composent le collier, mais c'est le fil qui fait le collier. Or, enfiler les perles sans en perdre une seule et toujours tenir son fil de l'autre main, voilà la malice.»

(À Louise Colet, 26 août 1853)

«Enfin, je viens de finir ma première partie (de la seconde) [...] Mais je pense pourtant que ce livre aura un grand défaut, à savoir: le défaut de proportion matérielle.

J'ai déjà deux cent soixante pages et qui ne contiennent que des préparations d'action, des expositions plus ou moins déguisées de caractère (il est vrai qu'elles sont graduées), de paysages, de lieux. Ma conclusion, qui sera le récit de la mort de ma petite femme, son enterrement et les tristesses du mari qui suivent, aura soixante pages au moins. Restent donc, pour le corps même de l'action, cent vingt à cent soixante pages tout au plus. N'est-ce pas une grande défectuosité?»

(25 juin 1853)

Le refus du lyrisme

«Toute la valeur de mon livre, s'il en a une, sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu, suspendu entre le double abîme du lyrisme et du vulgaire (que je veux fondre dans une analyse narrative). Quand je pense à ce que ça peut être, j'en ai des éblouissements.»

(À Louise Colet, 20 mars 1852)

«Tu n'as point, je crois, l'idée du genre de ce bouquin. Autant je suis débraillé dans mes autres livres, autant dans celui-ci je tâche d'être boutonné et de suivre une ligne droite géométrique. Nul lyrisme, pas de réflexions, personnalité de l'auteur absente.»

(À Louise Colet, 31 janvier 1852)

La place de l'auteur

«L'auteur, dans son œuvre, doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout, et visible nulle part. L'art étant une seconde nature, le créateur de cette nature-là doit agir par des procédés analogues : que l'on sente dans tous les atomes, à tous les aspects, une impassibilité cachée et infinie. L'effet, pour le spectateur, doit être une espèce d'ébahissement. Comment tout cela s'est-il fait ! doit-on dire ! et qu'on se sente écrasé sans savoir pourquoi.»

(A Louise Colet, 9 décembre 1852)

«Quand j'écrivais l'empoisonnement de Mme Bovary j'avais si bien le goût d'arsenic dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, –deux indigestions réelles car j'ai vomi tout mon dîner.»

(À Hippolyte Taine, 20 ? novembre 1866)

Le procès

«J'attends de minute en minute le papier timbré qui m'indiquera le jour où je dois aller m'asseoir (pour crime d'avoir écrit en français) sur le banc des filous et des pédérastes.»

(À son frère Achille, 16 janvier 1857.)

« Ce «mémoire » [...] n'est autre que mon roman. Mais je fourrerai sur les marges, en regard des pages incriminées, des citations embêtantes, tirées des classiques, afin de démontrer par ce simple rapprochement que, depuis trois siècles, il n'est pas une ligne de la littérature française qui ne soit aussi attentatoire aux Bonnes Mœurs et à la Religion.»

(À son frère, 20 ? janvier 1857)

«La dernière scène du roman de Madame Bovary a été faite comme toute l'étude de ce type, avec les documents religieux. M. Flaubert a fait la scène de l'extrême-onction avec un livre que lui avait prêté un vénérable ecclésiastique de ses amis, qui a lu cette scène, qui en a été touché jusqu'aux larmes, et qui n'a pas imaginé que la majesté de la religion pût en être offensée.»

(Plaidoirie de Me Senard)

La réception du roman

«Dans tout cela, la Bovary continue son succès; il devient corsé, tout le monde l'a lue, la lit ou veut la lire.

Ma persécution m'a ouvert mille sympathies. Si mon livre est mauvais, elle servira à le faire paraître meilleur; s'il doit au contraire demeurer, c'est un piédestal pour lui.»

(À son frère Achille, 16 janvier 1857)

Progression du roman :

août 1851 -septembre 1851: scénarios

19 sept. 1851 -fin juillet 1852: rédaction de la Ire partie (60 p)

août 1852 -automne 1854: rédaction de la IIe partie (270 p)

début 1855-mi-mars 1856: rédaction de la IIIe partie (125 p)

Mars 1856-1857 : relectures -copie par un copiste professionnel –relectures- édition